

Aveyronnais, Basques, Bretons... Comment la tradition de l'entraide régionale perdure à Paris

Par Ysé Rieffel

Publié le 09/09/2023 à 09:00, mis à jour le 18/09/2023 à 12:41



Banderole de la Fédération des Aveyronnais d'Ici et d'Ailleurs déployée sur une péniche, en 2021. <https://www.facebook.com/FederationDesAveyronnaisDiciEtDailleurs>

RÉCIT - Pour trouver un logement, un travail ou tout simplement rompre l'isolement, les néo-Parisiens venus de toute la France peuvent compter sur le soutien et le réseau de leurs compatriotes. Des pratiques séculaires entretenues par les associations régionales.

«Passer d'un village de 800 âmes où tout le monde se connaît à une mégalopole de 12 millions d'habitants, c'est plutôt intimidant.» En juin dernier, quand les résultats de Parcoursup tombent, Max-Pablo prend rapidement conscience que sa vie va radicalement changer. Admis en licence de droit à la Sorbonne, le lycéen originaire d'Arnac-Pompadour, dans le département de la Corrèze, doit préparer à la hâte son arrivée dans la capitale. Non sans une certaine appréhension : *«Poser bagage n'est qu'une première étape. Après, il faut s'adapter à la vie parisienne...»*

Comme lui, des milliers de jeunes s'installent chaque année à Paris (45.879 en 2020 selon une étude de l'Atelier parisien d'urbanisme APUR sur les 15-24 ans). Environ la moitié d'entre eux viennent de province (les autres sont des Franciliens ou des étrangers). La Ville lumière continue donc d'aimer les étudiants et jeunes travailleurs qui perpétuent une longue tradition. *«Ce sont les traces de ce que le géographe Jean-François Gravier appelait 'le désert français', une inégalité territoriale qui a donné lieu à des migrations après la Seconde Guerre mondiale, explique le politologue Romain Pasquier. Bretons, Auvergnats, Ch'tis, ou encore Provençaux sont venus chercher du travail à Paris. Le quartier de Montparnasse par exemple a une forte empreinte bretonne»*. Les innombrables crêperies sises près de la gare en témoignent.

La première difficulté pour ceux qui «montent» à la capitale est de trouver un toit. Afin de faciliter leur installation, des associations régionales et certains départements ont construit des foyers qui leur sont dédiés. Dès que Max-Pablo a appris son admission à la Sorbonne, il s'est empressé de déposer un dossier de candidature à la résidence Corrèze, à deux pas de la gare Montparnasse. *«Ici, c'est la maison à Paris»*, résume-t-il. Gérée par le département de Nouvelle-Aquitaine depuis 1996, elle propose un accueil provisoire d'un an maximum aux jeunes Corrèziens exilés à Paris. *«C'est une chance de pouvoir bénéficier d'une telle infrastructure par rapport aux prix des loyers parisiens»*, réalise Max-Pablo qui devra déboursier 450 euros par mois - hors charges - pour un appartement entre 15 et 18 m². *«Le graal»*, sourit le jeune homme.

Quand elle s'est installée à Paris il y a deux ans, Jeanne a pu bénéficier de l'appui de la communauté aveyronnaise. Cette jeune femme originaire de Rodez, qui travaille dans la finance, a posé ses bagages en toute quiétude à L'Oustal des Aveyronnais, résidence pour étudiants et jeunes travailleurs située dans le quartier de Bercy. Préalable pour que son dossier soit étudié : être membre de l'association éponyme et entretenir des liens privilégiés avec l'Aveyron. *«L'idée est de permettre à des jeunes de commencer dans la vie dans de bonnes conditions et de se loger à des tarifs préférentiels, inférieurs de 25 % aux prix du marché»*, souligne Marilise Miquel, présidente de la Fédération des Aveyronnais d'Ici et d'Ailleurs, dont fait partie L'Oustal des Aveyronnais. Inaugurée en 1996, cette structure financée à l'origine par les épargnes aveyronnaises est aujourd'hui victime de son succès. La liste

d'attente est si longue pour y entrer que le projet d'une deuxième résidence est à l'étude. *«Peut-être pour proposer des colocations»*, glisse Marilise Miquel.

Toujours à Paris, l'association Résidences Ille-et-Vilaine met à disposition des logements temporaires aux jeunes Bretons dont le domicile des parents se situe dans le «35». La Maison Basque de Paris, association née en 1956, dispose, elle, de 37 lits pour les jeunes travailleurs et étudiants originaires du Sud-ouest. *«Des milliers de Basques des Pyrénées et de la Bidassoa ont trouvé dans cette résidence leurs premières chambres à Paris»*, confie Thierry Vercambre, membre du comité directeur de l'association.

Des «bureaux de placement»

Apéros de rentrée, soirées entre résidents... L'Oustal des Aveyronnais n'est pas qu'un simple «immeuble dortoir» et forme un cercle accueillant pour Ruthénois, Millavois ou Saint-Affricains déracinés. *«Je ne me suis jamais sentie seule depuis que je suis ici»*, sourit Jeanne, installée dans l'un des 90 appartements aux portes rouges, l'une des couleurs du drapeau aveyronnais. Tout ici ou presque rappelle les racines des occupants, jusqu'au numéro d'arrondissement où se situe la résidence, *«le 12^e, comme le département de l'Aveyron»*, glisse la jeune femme. *Il y a un vrai sentiment d'appartenance chez les Aveyronnais qui explique cette entraide au sein de la communauté.»* En juin, elle a été nommée administratrice à la Fédération des Aveyronnais d'Ici et d'Ailleurs. *«J'ai envie d'aider en retour en continuant à faire vivre cet ensemble associatif»*. Depuis plusieurs semaines, la Fédération travaille d'arrache-pied à préparer le marché des pays de l'Aveyron, prévu le deuxième week-end d'octobre à Paris-Bercy. Avec 80 producteurs et 60.000 visiteurs attendus, l'événement témoigne d'une tradition encore bien vivace.

«Dans les années 50 et même avant, de nombreux jeunes Aveyronnais sont partis à Paris pour trouver du travail. Très tôt, les métiers du commerce sont privilégiés, dans les hôtels, restaurants, cafés, et débit de boissons», rapporte Sofian Bouchfira, doctorant à l'École des hautes études en sciences sociales. Lui-même ancien résident de L'Oustal, il prépare une thèse sur les migrations des Aveyronnais. *«Il existait déjà des groupes de rencontres pour les jeunes arrivants, notamment dans la brasserie Henri IV,*

place de la Bastille, tenue par des Aveyronnais», ajoute l'historien. D'abord informel, ce groupe se forme en association en 1952 et ouvre les portes d'un foyer, Cité des fleurs, avec déjà cette même mission d'accueil. La résidence, située dans le 17e arrondissement, existe toujours aujourd'hui mais elle n'est plus réservée exclusivement aux Aveyronnais.

«À la fin du 19e siècle, avec l'afflux de Bretons qui arrivent à Paris, se forment des associations culturelles et sportives dans lesquelles les gens s'investissent, ce qui permet une forme d'intégration», note l'historien Thomas Perrono. «Début 1900, il y avait environ 90.000 Bretons à Paris», ajoute ce spécialiste des migrations bretonnes contemporaines, rappelant l'existence de «bureaux de placements» jusque dans la première partie du 20e siècle. «Quand un Breton arrivait à la gare Montparnasse, les associations allaient à sa rencontre pour lui trouver un emploi.» À la sortie de la deuxième guerre mondiale, l'Abbé Gautier est envoyé à Paris pour créer la Mission Bretonne, association catholique d'entraide et d'action sociale. «La majorité ne parlait pas français. L'association leur donnait des cours, aidait à trouver un logement, et empêchait les femmes de rentrer dans les réseaux de prostitutions, explique Enora Burlot, présidente de la mission Bretonne. Aujourd'hui c'est un centre culturel.»

Il fut un temps où l'association avait une chambre à disposition. *«Pour toute demande de logement, on oriente les personnes vers le service social breton qui propose un accueil temporaire aux femmes.»* Aujourd'hui encore, c'est un point de repère pour beaucoup de jeunes Bretons qui débarquent à Paris. Enora Burlot se remémore son arrivée il y a quinze ans : *«Je me sentais seule alors j'ai renoué avec la culture bretonne. Pendant les cinq premières années, j'y ai passé tout mon temps libre. C'est un lieu d'ancrage.»*

Une réponse à la centralisation

«Le régionalisme est la mobilité de groupes sociaux et politiques qui cherche à valoriser une identité régionale. Il est culturel, économique et politique», éclaire Romain Pasquier. Ces formes d'entraide créées au cours de l'Histoire sont des réponses à la centralisation de la France autour de Paris. Tout au long du 20e siècle, notamment dans les années 90, des cercles se nouent avec cette volonté d'aider, et d'améliorer les équipements dans leurs régions d'origine. *«La France reste un pays très centralisé, il y a*

nécessité d'avoir des réseaux pour accéder à la décision parisienne, poursuit le politologue. Cela continue aujourd'hui. Par exemple, le groupe parlementaire LIOT avec des députés corses ou encore bretons travaille pour faire avancer les politiques linguistiques culturelles».

«Pour continuer à faire vivre leur héritage loin de chez eux, certains 'déracinés' ont par ailleurs besoin de pratiquer leur langue régionale», ajoute Romain Pasquier. Des cours de langue basque, en passant par la pratique des danses régionales et du rugby jusqu'aux soirées cidrerie, les 400 adhérents de la Maison Basque font vivre les traditions de leur terroir tout au long de l'année. *«On essaye de développer et faire vivre la culture basque à Paris»,* résume Thierry Vercambre. Originaire d'Anglet, Jean est arrivé dans la capitale il y a trois ans pour son entrée en école d'avocat. L'été dernier, il a renoué avec son sport d'enfance, la pelote basque, en s'inscrivant au trinquet de la cavalerie. Difficile d'imaginer qu'au 7^e étage d'un immeuble en béton armé du 15^e arrondissement se nichent un court de tennis et un trinquet. *«C'est un peu un QG pour nous, on s'y retrouve aussi pour des apéros ou pour regarder des matchs»,* raconte le jeune homme de 25 ans. Dans le salon du club, sur les étagères, des guides sur la pelote basque, des ouvrages sur le surf et le rugby, autant de références au Sud ouest pour les 90 membres du trinquet, tous très attachés à leur région. *«Certains attendent la retraite pour retourner au Pays basque, glisse Antoine Vigneau, membre bénévole du Comité de Direction du Club. Mais beaucoup de jeunes comptent repartir une fois leurs études finies.»* Paris devient alors un simple lieu de passage.

La rédaction vous conseille

Si ces régionalismes vous sont familiers, vous aurez un 10/10 à ce test